

Thierry Noiret

Sous la Neige,
le Fleuve



Sous la Neige, le Fleuve

Thierry NOIRET

*Sous la Neige,
le Fleuve*

Paysages du Saint-Laurent

Du même auteur :

- *Alain Robbe-Grillet*, Didier Hatier coll. Auteurs contemporains nr 6, Bruxelles, 1986.
- *Dentelles de Flandres*, Amazon/Kindle Direct Publishing, Montréal, 2017.

© Thierry Noiret 2017 – tous droits réservés

Photo de couverture de l'auteur © 2017

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

ISBN 978-2-9816651-2-6

*Dormantes ou vives,
Longues comme fleuves,
Salées comme larmes,
Larges comme lacs,
Raides comme givre,
Ce recueil est dédié à l'Eau,
Toutes les eaux.*

Prologue

L'idée de ce recueil est née durant les premières années de mon installation au Québec loin de ma Belgique natale.

J'y mêle, en un lent contrepoint, des récits, des confessions et de courts poèmes. Tandis que les récits dépeignent un monde victime de la pollution, de la honte de son passé ou la perte de ses racines, poèmes et confessions dépeignent une atmosphère figée de neige et de froidure.

Dans ce paysage immobile, cette saison qui n'en finit pas, se débattent de fugitifs souvenirs tels qu'un opéra de Mozart, un film de Wenders, la chevelure et le corps

Sous la Neige, le Fleuve

d'une femme vite aimée, des soirées d'ivresse et des auberges aux clients inquiétants mais aussi des images de lacs, de chutes d'eau, d'autres lacs, de ce fleuve recouvert de neige dont l'autre rive reste insaisissable.

Aux premiers signes du printemps, contrairement à moi, le narrateur s'échappe de cette léthargie et de ces blancs paysages dont il se sentait prisonnier.

Repris dix ans après, ces textes forment enfin un cycle autour du fleuve Saint-Laurent et son hiver; ce recueil empreint de poésie témoigne de mes craintes et hésitations durant les premiers mois de mon immigration à Montréal - rester ou partir : le narrateur et moi-même avons pris des chemins différents.

Montréal 2005 – 2017

Sous la Neige, le Fleuve

Un Six Janvier

Au commencement, était le vide, rien, rien du tout, et c'était simple : ni le noir ni le blanc, ni la lumière ni l'obscurité, pas de vision ni de cécité. Au début les âmes des hommes étaient en paix car rien n'existait pour les troubler : ni les regards, ni les étoiles, ni des parfums comme des cheveux qui s'enfuient, ni l'infini pour rêver, ni les avions pour atterrir.

Aéroport international de Dorval, les retards accumulés me font poser le pied sur le sol québécois ce six janvier 2003, quand l'aiguille franchit le jour nouveau. Ce n'est pas un hasard, tous mes romans commencent un six janvier dans une gare ou un aéroport : Warszawa - Centralne, Ljubljana - Jože Pučnik, Paris - Charles de Gaulle, Copenhague - Kastrup, Oostende - Kaaistation, Venise - Marco Polo, Tachkent - Yuzhny... Montréal - Dorval.

Au commencement non plus, il n'y avait pas l'espoir. Au début, tout était simple. Il y avait trois mages qui patrouillaient l'univers comme les routiers

l'immense réseau des autoroutes ou les hôtesse les couloirs aériens.

Les aéroports sont des refuges en dehors du temps, ils n'ont pas de vraies heures, ils riment avec « retardé » ou « atterri ». Les aéroports n'ont pas de culture ; ils n'ont que des souvenirs à vendre que l'on ne paie jamais qu'avec des cartes de plastique ; ils n'ont ni langue ni nationalité. Il y a la file ce soir à la douane, il y a la file pour récupérer ses bagages sur le tapis volant qui par magie avale vos effets pour les dégorger plus loin.

Trois mages me direz-vous, mais encore pour quoi faire? L'univers est simple et n'a pas besoin de magie. L'un s'appelle Destin et brille comme une étoile, l'autre s'appelle Fidélité et parfume le vide d'une épaisse sensation de plénitude, le troisième Oublie efface instantanément ce que font les premiers. Et tout est bien ainsi car en fin de compte, il n'y a toujours rien à l'horizon de l'univers.

Je m'empare de ma valise et cherche un panneau à mon nom. Rassurant d'être attendu, d'avoir un nom qui vous précède et vous reste fidèle, rassurant de ne pas disparaître dans le néant des foules cosmopolites. Un 6 janvier, la fête des rois, si au moins une fois dans ma vie, j'avais pu tirer une p. de fève. Non... des aéroports, des trains express, des gares, des pneus d'avions qui crissent sur le tarmac. Et un nouveau roman à commencer. Il m'en reste tant à finir.

Mais Oublie oublie. Il oublie d'effacer ce que font ses compères, il s'oublie même dans les recoins du néant. Et Destin apprend à écrire. Tandis que Fidélité étale un

immense papier de soie cendrée sur le néant. Ainsi naquit l'univers : de grandes constellations que Destin dessine de sa patte rutilante sur la toile volcanique de notre univers tandis que des poches d'Oublie tombent de petits cailloux de néant qui vont dévorer sans fin les miettes de la vie.

*

L'appartement, enfin, le frigo est vide et pas la moindre envie de commencer un roman aujourd'hui. Il me faut dormir, mais est-ce la nuit ? Il y a toujours quelque part un soleil qui brille. Pour le roman, il me faudra d'abord le vivre, ça commence bien souvent par la lumière : chaque pays a sa lumière, les paysages sont secondaires. La lumière découpe le monde autrement selon les fuseaux et les latitudes. Là, maintenant il fait noir, il y a bien quelques centimètres de neige pour illuminer les trottoirs; on y verra mieux demain. Les gratte-ciel et les architectures néo-gothiques du Collège McGill dans la brume du matin baliseront mon chemin.

Puis c'est l'histoire. Tout le monde la connaît : les constellations éclatent et se dispersent, elles s'entrechoquent. Destin joue avec Fidélité. C'est le chaud et le froid, l'obscur et la lumière, la vie et la mort, le jour et la nuit, la systole, la diastole, le désir et l'ennui.

Et dans bien des religions ils furent célébrés ces mages, tantôt faucon, tantôt vache, foudre, esprit ou guerrière, ils accompagnent la vie comme s'ils la tenaient par la main. En Espagne encore maintenant, les mages apportent des cadeaux aux enfants et des enfants en guise de cadeaux.

Plus tard encore, viendra la nuit, viendront beaucoup d'autres nuits sur le fleuve... je reconnais tous les fleuves à leur odeur, les mers à leur salinité et la pluie à son parfum. Le Saint-Laurent a un nez ample et discret - et les blocs de glace ont un avant-goût de baies sauvages, de bleuets. Il est long sur la langue, enveloppé sur le palais, mûr comme le vent du Labrador. Puis viendront les parfums de femmes et leurs chevelures de nuage d'automne, les secrets, les effluves plus subtils qui glissent sur la peau. Il me faudra peupler mon roman d'héroïnes, de soupirs aussi, d'intrigues et de regards. De mots qui s'écrouleront sur mes mains comme une lave abondante, trop brûlante pour la modeler. D'autres mots enfin resteront au creux de ma gorge tellement impossibles à prononcer.

Très tard, Oublie s'éveille, comme le dernier matin du monde et dévore à longues dents un univers en fuite. Oublie s'éveille pour la dernière fois, et rattrape l'histoire en une bouchée, le temps s'effondre, les souvenirs s'évaporent, le matin n'atteint pas le soleil et les mages eux-mêmes - sans grand besoin d'enchantement - disparaissent dans un drôle de silence souffreteux couleur de gaz, d'échappements et de matin indécis.

Tout cela c'est pour demain, là il fait noir, trop noir. Pour l'instant, c'est la nuit à Montréal, nous sommes le 6 janvier. Cela ressemble à une nouvelle histoire, il me faudrait juste comme dans les légendes, une fée ou un mage qui de sa baguette me fasse oublier.

Sous la Neige, le Fleuve

La Caverne des Secrets

La terre est vieille par ici, vieilles les montagnes courbées, à la chevelure de vert chenu, vallées immémoriales et nourricières, chemins fatigués et vieux dits du début des temps. Mes guides hurons, après une longue marche à flanc de précipice, s'enfoncèrent dans une grotte afin de me montrer la naissance du monde. Il s'agissait d'un lieu-dit appelé « les éboulements » où la nappe végétale comme fendue avait craché des parcelles de montagne au beau milieu du fleuve.

Il y a longtemps de cela, prétendaient-ils, un dieu a envoyé sa semence par ici, sur le désert d'avant. Et la semence de feu s'est enfoncée dans la montagne. C'est alors qu'a surgi le fleuve : « comme un nouveau-né, disaient-ils mis bas par la montagne ». Le fleuve longuement s'est répandu sur la terre, parmi les cailloux de sang et continue de s'y répandre.

Après le fleuve, est née la rive, la rive d'en face, la berge et la vague, le sable et la plage puis la montagne qui les surveille. Et de la montagne sont nés les poissons,

les gros et les immenses, les baleines bleues qui ressemblaient à leur père, le ciel, les orques et les otaries.

Puis des oiseaux par nuées pour broser les nuages : les grues, les hérons, les pies et les carouges saignants. Et le serpent de mer, et son fils le serpent de terre, et le loup, et les oies pour porter au lointain les hurlements. Et le caribou pour étayer les arbres, et le daim pour se cacher parmi les branches. Et la moufette pour tenir le prédateur à distance.

En ce temps, le fleuve n'était qu'un nourrisson qui vagissait et pleurait sans cesse, et l'océan n'était que le chagrin du fleuve. Mais l'océan était curieux, il se cachait, fuyait et se répandait autant qu'il le pouvait dans les interstices de la nature. Les Hurons prétendent qu'il aurait grossi tant qu'il n'aurait pas connu la peur. Tant qu'il n'aurait pas atteint la porte des enfers.

Là il se serait arrêté, là où sont nés les hommes pâles et les machines de guerre. Là où tout devient petit et mesquin, où les fleuves ressemblent à des rigoles et les mers à des marécages, à des flaques, des abreuvoirs à dindons. Là il n'y a pas de place pour que vivent les dieux, et les dieux là-bas naissent jaloux et minables, prisonniers de sentiments humains derrière des barreaux de tristesse.

Par contre, ce qui est né ici, raconte la légende, parcourt le globe paisiblement : le bruit de la vague et le

pas des originaux, la migration des oies sauvages et la mue des vipères se déversent dans la majesté des paysages.

Quand tout enfin était né de ce qui était à naître, quand le flot immense de la vie se fut écoulé, les flancs de la vallée se tarirent, tout s'y dessécha, se pétrifia à jamais. On voit encore ces caillots de pierre traîner au bord du fleuve près des jambes écartées de la terre qui finissait d'enfanter.

*

Puis ce fut le premier hiver et les animaux, qui jamais n'avaient vécu ainsi dans la froidure, apprirent l'hiver. Ils apprirent à survivre, ils apprirent à garder de la nourriture, à se garder du froid, à se couvrir de fourrures, à procréer aussi. L'hiver passa et le fleuve se dégagea de la glace, les vagues reprirent leur cours. Il y eut des saisons et des générations de toutes les espèces. Les hommes vinrent comme les vagues, à l'occasion d'un rêve du fleuve.

D'abord, il y eut les hommes à la peau de cuivre, aux cheveux de corbeau, qui fréquentaient les berges pour étancher leur soif et prendre le poisson que les flots leur accordaient. Il y avait des hommes pour courir, pour admirer la nature et attendre que tournent les lunes. Il y avait des enfants pour jouer et des mères et des pères pour savoir et transmettre le savoir.

Hélas, plus tard, arrivèrent les hommes blancs, ceux qui se cachaient jusque-là derrière les portes des enfers. Ils vinrent griffer de leurs galions le cours tranquille des eaux puis arracher aux phoques, aux loups et aux castors leur fourrure et les arbres aux forêts.

Depuis lors, l'ordre du monde s'effondre peu à peu, les forêts fuient, les baleines se font rares et des navires toujours plus grands et blessants traversent le fleuve. De grands poteaux et de longs fils emprisonnent les vallées et des chemins tristes et durs coupent les montagnes. Des oiseaux bruyants enfument le ciel et des chevaux de feu vrombissent parmi les flocons. Bientôt, qui sait, les blancs profaneront les étoiles comme ils ont profané les chemins de neige et les banquises d'ici jusqu'à la lune.

*

Mais le pire finalement, me dirent mes guides, ne viendra pas des hommes blancs ! Regardez ces sapins : comme ils avancent, se répandent et descendent vers le fleuve. Ils envahissent les érablières, soumettent les feuillus et étouffent les buissons de baies noires. C'est que les routes et les poteaux font place nette à leurs colonnes de guerrières. Et plus rien ne les arrête : leurs aiguilles se plantent partout sur l'épiderme du monde. Depuis le premier hiver, érables et sapins se défiaient pour préserver l'équilibre de la nature : les uns ayant percé le secret de la renaissance, les autres celui de la

vivacité. Mais cette fois il est trop tard, les épineux prennent le dessus. Ils ont beaucoup trop d'avance. Bientôt, tout ce qui n'est pas vivace, à l'aube d'un hiver prochain, disparaîtra pour ne plus renaître.

Quand les conifères auront pris la place, toute la place, toute l'étendue visible du monde, leurs branches comme des fouets chasseront les créatures vivantes, les chiens et les loups, les orignaux meurtris et les lynx griffés, toutes les espèces marchant trébuchant ou rampant sur le tapis d'épines couvrant le monde. Tous viendront se réfugier dans la caverne, tels les enfants qui retournent dans les bras de leur mère à l'approche de l'orage. Puis les oiseaux qui n'auront plus de perchoir où se poser viendront se protéger des traits tirés par les sapins dans le ciel et écouter l'écho de leur cri dans l'antre du fleuve. Ce seront enfin les créatures du fleuve: poissons, phoques, rorquals, asphyxiés par l'odeur des pins... Tous les animaux, tous les êtres vivants viendront d'eux-mêmes se réfugier dans la caverne; les hommes aussi.

Dans l'exiguïté de cette matrice éteinte, ils se presseront les uns contre les autres; ils auront froid et tous ensemble, assiégés par les épineux, attendront la fin du monde. Attendront que, lassé lui aussi du fouet des épineux, le fleuve retourne tout entier à sa source ancienne et tarie, dans ce havre qui ressemble à la patience, aux pierres mortes et à la ménopause.

Sous la Neige, le Fleuve

Et le fleuve se retirera, l'océan s'éteindra, l'eau se tarira et les rivages comme des pèlerins déçus s'en retourneront vers leur passé.

Sans fleuve, il n'y aura plus d'hiver, la neige ne tombera plus, la pluie tombera sèche et rêche du ciel, comme des aiguilles, et la vie s'échouera comme un banc de sable sur le néant. Plus de vent, plus de nuages, plus d'horizon, le ciel sera beige et le soleil blanc. Non, ce ne sera pas la fin; ce sera pire qu'au commencement.

En caressant de son bras la surface invisible de l'esprit de la terre, mon guide me fit comprendre combien chaque jour, la terre ressemble un peu plus à un long papier vert de gris, fait d'échardes et de dards où des sapins secs et immuables ne seront plus que de blessants débris dressés, à l'allure de coquilles d'œufs et de brisures de coquillages. Un paysage de papier de verre pour poncer le ciel. Un papier trop usé pour qu'il n'y ait jamais quelqu'un, quelque dieu à vouloir y dessiner une autre histoire.

Quel Ange pour survivre à l'hiver ?

Une fois de plus, j'ai visionné cet étrange film où les anges hantent le ciel de Berlin. Je les ai revus si invisibles et gris dans le paysage clos de cette ville en siège, ces anges de Wim Wenders et Peter Handke qui ont sonné le glas de l'empire communiste aussi impassiblement qu'ils ont scruté nos gestes pendant toutes ces années de disette. Wenders a dû être l'un d'entre eux pour conter leur histoire si naïvement, cette intarissable histoire des hommes.

Ich habe jetzt eine Geschichte

Ce que je sais maintenant de mon séjour, c'est qu'il n'y a pas d'anges survolant Montréal : à peine une Vierge de bronze pendue à l'église de Bon Secours, prête à plonger dans le fleuve, une Vierge et quelques apôtres singeant la galerie du Vatican. Pas d'anges, seulement un grand vent aux ailes déployées qui s'engouffre dans la

rue Sherbrooke, un vent carnassier à tout emporter, arracher, geler comme ces contrées apatrides, un vent de mère protectrice, un vent du Nord, du Labrador, un vent du fleuve qui me guette le matin au sortir de ma tanière et m'accompagne lentement jusqu'à d'autres immeubles puis fait les cent pas et attend patiemment ma sortie à la tombée du jour, pas d'ange mais un vent comme un silence chuchoté à mon oreille, comme l'on dirait « prends garde à toi, tu es toujours vivant », un vent de rocailles en chamade, un vent qui arrache d'incalculables tours à leurs fondations de béton mais laisse de fragiles frondaisons de lumière accrochées aux arbres morts, un vent qui renverse et brise de lentes flèches gothiques miroitant dans l'air du samedi, un vent de colosse en marche, un vent de ruines à vendre...

Ich weiß jetzt, was kein Engel weiß

Je vivais maintenant depuis des mois à Montréal comme en hiver et je savais maintenant ce qu'aucun ange ne sait. Il y avait disait-on un printemps, un été, des saisons mais je ne pouvais les apercevoir. Il restait, disait-on, des arbres non défunts, des heures chaudes à venir et, sous la neige, de la terre au repos. Il y avait un vent du Sud où vivre. Le temps pouvait commencer à tourner et l'hiver lui-même mourir spontanément. S'il n'y avait pas d'anges, j'allais néanmoins avoir une histoire.

Moi aussi j'étais embarqué.

Sous la Neige, le Fleuve

Les Dépouilles de Papier

Memphrémagog étend sa traîne lacustre jusques aux confins de la province, là où se perd le vieux langage et s'oublie les lys. Fier de ses citadelles, monts et marches qui gardent sa souveraineté, le lac recèle bien des secrets que nul n'irait contredire. Il en est un dont je fus témoin bien que les habitants de la ville voisine s'en défendent et les moines de la règle de Saint-Benoît traitent d'hérétique quiconque s'y adonne.

Cela se passe aux premiers émois de l'an nouveau, quand l'étoile des mages dit-on approche de son but. Les eaux du lac en ses confins se rendent captives des vents et froidures qui tombent des monts aux alentours et l'on se promène en ces temps là sur les eaux, tel le Christ, nonchalamment à prêcher les lointains. Ce

sont des mètres de glace qui emprisonnent toute vie de la surface du lac, des mètres d'angoisse quand le gel vient à craquer.

Et l'an nouveau se pare d'un spectacle funéraire que battent les vents comme des fouets argentés et que roulent, comme mottes de terre, des vagues de neige sur un lac déjà roide et prisonnier de sa tombe.

Les habitués viennent alors se balader sur le lac Memphrémagog et y pêcher. Ils creusent des trous profonds de la hauteur d'un enfant avec de hautes vrilles puis attrapent des petits poissons avec de courtes cannes à pêche semblables à des jouets. Cela fait partie du rituel, l'enfance n'est-elle pas fille de vieillesse ?

À la nuit venue cependant, d'autres cérémonies plus secrètes se perpétuent. Entre la fête des mages et la lune pleine prochaine, des ombres nombreuses se rassemblent sur le lac afin d'accomplir un étrange rituel : l'on voit alors de modestes silhouettes forer de profonds trous d'eau dans la membrane de glace et se débarrasser furtivement de maigres formes peu souples qu'ils plient et croquent pour les faire plonger au travers des puits de gel dans l'oubli des fonds boueux.

Sont-ce de maigres créatures pleines de souvenirs mais inertes qui se laissent noyer dans les entrailles hivernales du lac en guise de proies expiatoires ? Ou plus simplement d'inavouables immondices dont on nourrit goulûment le lac ? Quelle pollution ou quelle faute viennent-ils enterrer en ce paysage pourtant majestueux ? En tout cas, rien ne retient cette population sur les lieux, le méfait accompli. Rapidement ils s'éloignent et rejoignent l'une des auberges des alentours pour une soirée de boissons silencieuse au son de mélodies délabrées pianotées sans fin dans l'exil de la nuit.

*

Je sirotais comme à l'habitude mon cognac, attablé dans la grande salle à manger, un peu vieillotte, de Mrs. Pryce au Château du Lac. La conversation comme bien souvent tournait autour de ses peintures quand je vis entrer quelques-uns de ces comploteurs les bras encore lourds de leur fardeau à peine évacué. Ils s'attablèrent là commandant une bière, une autre, sans une parole, encore une – pression export et candélabres faisaient ce soir bon ménage.

Bien souvent j'avais essayé de percer le mystère, interrogé les habitants, guetté, espionné leurs manœuvres, scruté aux jumelles, à la loupe, au télescope, tenté de me

faufiler la nuit sur le lac, jamais je n'avais pu apercevoir ou me figurer ce que, rituellement, après l'an nouveau, ces autochtones noyaient. Un regard interrogateur et complice envers mon hôtesse - elle n'avait jamais eu que peu de secrets pour moi - ce soir je saurais ce qui se tramait sur le lac, quelles créatures semblaient lentement parmi les ondes glacées du lac.

- Une vieille coutume me fit-elle; indienne peut-être; nothing to care about !

Les yeux au ciel pour ultime argument.

Elle sourit et me versa généreusement de l'alcool. Je ne savais pas encore que Mrs. Pryce elle aussi fréquentait le lac et ses cheminées sans feu. Je me résignai donc à finir mon eau-de-vie; doucement, moi aussi, je m'enfonçais dans une torpeur perpétuelle. Je pris mon carnet de notes, comme je le faisais parfois impoliment à table quand je venais chez elle achever mes contes, et me mis à griffonner. Je me battais avec ces visions de créatures sacrifiées et d'immondices. Je me battais avec les mots et ce soir de fête des mages, les mots restaient noyés au fond de mon verre de marc. Après quelques minutes, mon amie vint caresser mon épaule du revers de la main tandis que je déchirais une fois de plus une page barrée de mon carnet. Elle me prit

la main et nous allâmes nous aussi vers le lac. Elle avait emmené un vieux paquet de lettres, moi mon carnet de notes. Dans un de ces trous de glace, elle glissa ces vieux plis inutiles puis, dans un même geste, m'arracha des mains mon ébauche de conte et le jeta dans la fosse de neige.

- You're not gonna write this, tu n'écriras pas ça, pas ce soir, pas jamais.

En guise d'excuse, elle me prit doucement la main et m'emmena derrière son comptoir finir une autre bouteille tandis que j'imaginai, sous une épaisse couche de gel, pourrir ces livres de comptes parallèles, ces billets d'amour, billets illicites ou amours éteintes, ces tranches de vies par correspondance, ces paquets de factures impayées, ces vieux carnets d'adresses périmés, ces bottins fanés, la collection de timbres du grand-père, les vieilles recettes oubliées de la tante, les paquets de créance que papa avait laissés sans explication avant de fuir au-delà de l'océan, ces poèmes d'amour ravalés, ces copies d'examens ratés, ces dépouilles de romans, ces dépouilles d'histoire humaine.

L'auberge ferma tard ce soir-là : Mrs. Pryce me poussa dehors après l'aube. Aux premiers coups de pinceaux de l'aurore, Memphrémag étendait une traîne

Sous la Neige, le Fleuve

de rosée brumeuse jusques aux confins de la province, un voile brandi par ces collines gardiennes d'un secret, une vieille légende, un vieux monstre de mots pourrissant au plus profond des eaux.

- Toi, quoi t'écris, it's because you wanna forget, pas vrai ? Ici, nous avons le lac... le lac et l'hiver.

- Oui, et moi, j'ai aussi ton cognac.

*Les chutes d'eau sont d'amples chevelures
mouillées que le gel*

emprisonne

*Veille bien le matin cet hiver,
à te sécher la crinière*

*Sinon tes cheveux d'ébène
tes yeux de cuivre*

*comme tombent inanimées
les chutes en décembre*

*au vent raidiront,
se pareront*

de givre

Au Pub

Pour Stéphane qui y était aussi...

En ces nuits-là, je passais plus de temps dans les Pubs irlandais de Montréal qu'au bord du Saint-Laurent. Moi qui aime les fleuves... pathétique ! Bruns y sont les affluents de bière, épais comme des torrents de fracas. L'on y boit la terre, les cendres et les corps de nos ancêtres. L'on y boit tout un passé que l'on voudrait oublier. Le sol ancien, la patrie celte et des noms bretons semés comme un au revoir d'avant l'exil.

Les pubs s'emplissent, comme des gares, de foules cosmopolites, des businessmen en transhumance, des familles en vacances, d'autres encore plus perdus qui n'attendent plus de trains. A 10 heures viennent les

violoneux, le bastringue. Alors, autant que la bière, coulent des déluges de musique folklorique.

Ce sont moments de remords baignés de taches sincères. *Oui, sois lucide, aussi lucide que cette musique de bardes déportés ! Tu écris comme tu vis. Toujours tu compares ton existence aux paysages que tu traverses. Les femmes que tu décris aussi ressemblent à leur terroir. Si tu leur donne bien un nom, rares sont celles qui ont un corps ou une âme ... tu n'es pas fichu de décrire un caractère ni d'élaborer la psychologie d'un personnage. Tu aimes des princesses charmantes dont tu ne veux pas savoir ce qu'elles pensent ni comment elles agissent. Tes héros parlent peu. Tu évites les dialogues, tu traces des contours et vides des pintes de bière. Tu couvres les fantômes de pudiques voiles et les poitrines de brouillards givrants. La musique étire ainsi sa traîne une bonne partie de la nuit et les pintes comme des cercueils avalent mon passé.*

Dans la moiteur du Pub, j'enchaîne sur le papier encore quelques traits de lucidité : *Enfin, pourquoi t'attardes-tu ici ? que fais-tu ? L'océan n'est-il pas partout le même, fait de la même ivresse, oui, un océan de Guinness. N'est-il pas temps de décrire d'autres paysages, aller à la rencontre d'autres femmes, d'autres couleurs que le blanc ? Ne fait-il tout simplement pas trop froid à Montréal pour aimer ? Ou simplement devrais-je encore essayer ?*

*

C'est une nuit froide de février, où les vents du Labrador embarquent d'impalpables icebergs sur les berges du fleuve et les déversent comme une cargaison au plus profond de nos squelettes. Nos yeux s'embuent et l'alcool de nos remords y gèle comme une vulgaire flaque de boue. C'est le temps de cracher l'air, plus lourd que des cailloux, prisonnier de nos poumons, de nos narines et de nos lèvres.

Yeux de boue, salive de graviers, ainsi est ce soir le troubadour qui aime de loin.

C'est l'heure où ferment les Pubs à Montréal... il n'est plus temps pour les bars à danseuses, il me suffit d'écouter mes pas écraser la neige cendreuse jusque chez nous. Comme il est dur d'achever la nuit : solitude, signification, dignité, symboles, rêveries. Consommer le temps qui passe avec lucidité.

Il y aura encore un peu d'exil dans mon café demain matin.

Fantaisie en Forme de Lac (Prière au Lac St Jean)

*Prélude : Saint-Gédéon
et son panorama sur le Lac.*

Ce ne sont qu'îles, îlots, miettes d'horizon, usure montagnaise, taches de sapins, écorces flottantes, rochers surnageant à grand-peine : ce ne sont que lanières de verdure arrachées à la terre ferme.

Métabetchouan

Mer, ô mer, là, là tu me trompes, avec tes plages de sable fin et tes horizons de vagues, tu es un Lac, oui un Lac. Et je contournerai cet océan infini que tu prétends être.

Desbiens

Mais tu te caches, esprit du Lac. Dans une grotte !
facile !

Val-Jalbert

Qu'est-il plus facile à oublier ? un océan de pleurs
qui s'effondre ou un peu d'eau chaque jour évaporée ? Il
en coule cependant des larmes dans la belle province ; les
canyons sont les rides d'un monde nouveau qui se
prélasse aux portes de la jouvence.

De Chambord à Roberval

Majestueux, Chambord, de part et d'autre de
l'Atlantique, les uns construisent de somptueux châteaux
tandis que d'autres occupent de vertes plages.

Mashteuiatsh

La voix des Montagnais dans ce coude du lac
résonne, pointe bleue lancée depuis les origines, pointe de
paix, qui déchire le bon vieux temps et aussi quelques
souvenirs made in Taiwan pour touristes européens parmi
les trucks et les Harleys.

Piékouakami

Lac plat, Piékouakami,
comme si tout à l'alentour
s'effondrait ; lac plat,
Piékouakami, là où l'on
revient au printemps, lac plat
que n'entament pas les
orages, Piékouakami, grand
réceptacle de tout ce qui
advientra.

Rivières Métabetchouan, Ouatouchouane,

*Ashuapmushuan, Ticouapé, Mistassini Mistassibi,
Couchepaganiche, Rivière aux Iroquois,
Rivière à l'ours,*

aux saumons, aux rats

Vite, trop vite, rapides
crochus, c'est bien plus loin
l'océan pour déjà se hâter.
Tes fleuves, ô Lac, sont les
affluents d'une rivière que tu
tardes à enfanter.

Saint Félicien

Cette odeur persistante de bois fraîchement coupé
que tu retiens en otage... Captives, ces eaux poissonneuses
des marais... captifs, ces animaux en cage... captives

Sous la Neige, le Fleuve

d'antiques créatures, chiens de prairies et originaux viennent s'y reproduire.

Saint Félicien, encore

Petit saint de pacotille, jouant parmi ces statues de cellulöïd, jouant au bord de la rivière, petit saint, prends garde de ne pas y tomber.

Là, les animaux, grandeur nature, ici les saints et les santons en cellulöïd... Saint-Félicien tu tiens bien ton monde en cage!

Rivière Mistassini

Tes eaux rebelles, comme des enfants trop vite nés, ne pas contrarier l'infatigable, affliger l'immuable; ne les retiens pas trop longtemps, ô Lac, au sel et à l'oubli elles-aussi sont promises.

Sainte Jeanne d'Arc

Maria Chapdelaine, qui vécus ici, mais y vécus-tu ? qui ouvrangeas, œuvras, peinas sur les rives de la Péribonka, y peinas-tu vraiment ? Ou naquis-tu juste pour te marier, épousant les fantaisies d'un Français ?

*Rivière Péribonka
petite ou grande*

Sous la Neige, le Fleuve

Rivières, autres lacs encore,
rives que le Lac avale,
Puis recrache

Paysage, jardin de géants: tes
pelouses sont des prairies,
des coteaux, des bocages et
tes flaques des estuaires.

*Rivière de la Grande Décharge,
petite Décharge*

Grande et petite décharge, combien d'ordures
vinrent s'oublier dans vos mains ?

C'est un univers en miniature qui s'engouffre dans
ce fjord et en ressort blessé pour reposer là, comme
dormirait un troupeau de baleines, éternellement.

Épilogue

Saint-Gédéon encore

Enfin le tour est tour, la boucle bouclée : les eaux
s'en vont et viennent, le grand paysage s'étend comme un
enfant aux pieds de sa mère, un regard en arrière suffit à
convaincre le hasard.

Ce que savent les Phoques

*Pour Louise, à qui j ai demandé
de veiller sur le pauvre animal*

Un phoque, oui... pourquoi pas ? Un phoque littéraire alors. Ou un quelconque bestiau aquatique peuplant le Saint-Laurent. Il me fallait un symbole. Bien sûr, il y a la baleine: le rorqual commun, la baleine à bosse, plus rare sans doute, la baleine bleue et toute cette troupe de monstres qui chantent dans les fonds marins. Mais la baleine est déjà bien épuisée de servir Jonas, Pinocchio ou Greenpeace. Il ne faut pas tarir les mythes, pas plus que l'on n'assèche les lacs ou que l'on n'égorge les rêves des enfants. Un phoque ça tombait bien, il y en avait un qui suivait notre zodiac, le sourire aux lèvres et la moustache au vent. Donc je choisis un phoque pour

conter mon histoire. Un phoque poétique, mais ça, ça allait de soi.

Comme dans toutes les fables, mon phoque parlerait. A propos, pourquoi aucun lecteur jamais ne s'étonne de lire une histoire où parlent les bêtes. C'est étrange, non ? On ne s'étonne pas assez des miracles de la Nature. C'est que la vie y trouve son compte. Imaginez que vos enfants vous envoient promener à chaque histoire où le lièvre fait un pari avec la tortue ou que le lapin d'Alice est en retard. La honte ! Non, non ! on n'égorge pas les songes; d'ailleurs ça m'évitera d'expliquer pourquoi mon phoque parle. D'autant plus qu'il me sourit.

En fait, il ne m'a encore rien dit, le bougre, mais là je vais avoir besoin de lui.

*

Quand Jacques Cartier le 24 juillet 1534 planta une croix sur le sol de Gaspé... mais l'histoire vous la connaissez ! mieux que moi ! vous ce qui vous intéresse c'est mon phoque. Un phoque qui parle dans une histoire qui ne commence pas par « il était une fois ».

Les croix sont nobles, elles rappellent la souffrance du Christ, les royaumes catholiques à l'assaut du nouveau continent; la bonne parole à prêcher aux populations idolâtres de la terre du Saint-Laurent. Alors

quand Jacques Cartier au nom de François Ier planta sa croix, faisant en ce mois de juillet de la glaise molle de Gaspé une terre catholique et française, il eut ce sentiment étrange, comme gênant, qu'un phoque, moustachu comme un soudard, depuis la berge se moquait de lui. Que les indigènes se rebellassent, c'eût été de bonne guerre mais que les animaux se fissent narquois ! En quelle terre venait-on de poser pied ? Était-ce bien raisonnable de prendre possession de cette région pour le roy de France ? Cartier néanmoins n'hésita point. Il planta sa croix dans toute la solennité de l'événement puis revint l'année suivante, revint encore en 1541. Toujours plus loin, poussant même jusqu'à Hochelaga. À chaque fois, le phoque était au rendez-vous, souriant toujours autant, la moustache rebelle. N'était-ce pas finalement heureux présage que ce phoque souriant aux colons ? Cartier ne devenait-il pas humaniste avec l'âge ?

Puis ce sont toujours plus de colons en Nouvelle-France. Le long du Saint-Laurent, Champlain établit ses comptoirs tandis que Jeanne Mance évangélise. Et toujours, sur les berges, un phoque rieur. Était-ce le même ? cela paraissait bien improbable surtout que l'histoire retient peu les détails, elle préfère les grands faits humains aux sourires de phoques. Et la biographie de Cartier ne mentionnait aucun phoque, ni les livres de compte de Champlain. Le bréviaire de la très pieuse Jeanne ne contenait que prières, croyez-moi. Les

phoques sont bien peu de choses aux yeux des historiographes.

Le phoque, lui me prétend qu'il fut témoin en personne de tous ces hauts gestes de l'histoire française à travers les âges. Il me lance ça en pleine figure tout en nageant sur le dos à côté du canot. Mais il n'existe aucun témoignage pour corroborer ses dires. Nous en sommes donc réduits quasiment à un acte de foi où la subjectivité de l'animal ne laissera pas d'interférer avec les faits.

Iroquois et Hurons s'entretuèrent; de longues guerres vouées aux intérêts des colons. Français et Anglais jouent aux échecs, les autochtones tâchent de défendre le damier. Qu'en pense notre phoque ?, les eaux sont bien froides en hiver... et ces hommes sur le rivage, pathétiques !

Il y a au milieu des tribus qui s'affrontent, Amérindiens contre Amérindiens, le commerce des fourrures, les forêts que l'on déboise, la fumée qui s'échappe des cheminées et les fleuves que l'on détourne pour produire la sorcière électricité. Ça non plus, je ne sais pas ce qu'il en pense, mais il a encore le bon goût de sourire.

*

Maintenant il a posé sa tête sur le bord de notre zodiac et me regarde tristement avec ce regard qu'ont les

grands chiens, ses cousins, quand ils contemplent l'horizon. Sont-ce toutes ces guerres du passé qui le rendent songeur ? ou simplement regrette-t-il d'être un animal pensant ?

Il parle pour se consoler, cela va sans dire. Une voix bien douce et à peine plus d'accent que le temps qui passe sur les langues. Un phoque doué de la mémoire et de la parole.

Il me conte ses saisons, ses siècles d'errance, comment il hiberne dans les congères du fleuve, quand viennent les frimas et que l'histoire n'a plus besoin de lui. Tantôt une saison le tient prisonnier, tantôt c'est une décennie - l'histoire a ses périodes glacières et ses convulsions. Elle n'a pas besoin d'un phoque à chaque respiration; la routine est par trop mesquine, elle se passe de témoins. Le fleuve donc congèle son discret observateur, sa mémoire, quand paisibles sont les heures, fades, les légendes.

*

Pourquoi donc t'es-tu réveillé petit phoque ? Est-ce le temps pour un événement ? Cela fait bien longtemps qu'il fait calme dans la belle province: les guerres se sont tues avec les États, les travailleurs ont leurs droits et les langues ont leur cité; tout est confortable et paisible.

Sous la Neige, le Fleuve

Petit phoque, tu me regardes tristement, et tes moustaches tombent soudain comme les branches d'un arbre fané. Es-tu comme moi, loin de ta femelle, déprimé ? Ballotté par les remous de ta vie plus que par le grand fleuve ? Petit phoque, je t'en prie fais-moi signe ! Pourquoi es-tu venu me rejoindre dans cette croisière ? Viens-tu comme moi à la rencontre des grandes baleines en transhumance ?

*

L'épouvante n'est pas mon royaume. A traverser les continents, j'ai appris à laisser mes craintes à la patère de ma chambre d'hôtel, et j'enfouis mes superstitions au plus profond de mes romans. Mais ce regard triste, ce silence dans les moustaches du petit phoque eurent raison de mes nerfs. Soudain, je crus reconnaître la mort dans les remous du fleuve: une silhouette blanchâtre chevauchant les vagues.

Non, ceci n'était pas une figure poétique, pour sûr qu'en ce moment, je préférerais oublier que vous convaincre mais les eaux du fleuve prenaient vraiment une forme pâteuse et brillante comme un suaire de soie précieuse où grimaçaient de vieilles carcasses pourries. J'ai l'imagination fertile et le verbe bien souvent racoleur mais pour le coup, j'avais peur et les vagues se riaient de mes angoisses. Pourquoi les conteurs n'auraient-ils pas le droit d'avoir peur somme toute ? Les mots et les sensations leur seraient-ils interdits sous prétexte qu'ils

en tirent leur subsistance ? Bref, les eaux s'épaississaient et mon effroi pareil.

D'un bond soudain, le phoque sauta dans l'embarcation et se blottit contre moi. Il tremblait de toute sa peau de mammifère marin. Le présage était funeste, et il s'adressait à moi. Je me mis à caresser sa tête de chien en guise de dernier adieu. Je n'en étais plus à un compromis avec mon image et le pathétique m'allait bien. L'eau commençait à puer littéralement comme si une antique pourriture remontait à la surface.

Et c'en était bien une : le fleuve se couvrait d'une dense couche de pétrole qui arasait tout remous et taisait les vagues autour de notre embarcation. Un long suaire, oui ! de mazout de vidange recouvrait le fleuve et traînant, à sa suite en quelque sorte, un cortège d'animaux marins étouffant, pollués et mourant de cette même mort qui maintenant asphyxiait le Saint-Laurent.

Des baleines de toutes sortes dérivaien déjà sur le flanc à nos côtés comme de vieux symboles vaincus. Pinocchio, Jonas et les autres en étaient pour leurs frais. L'air se faisait pestilentiel si bien que nous fuîmes ce cimetière flottant à la rame. Mon petit phoque avec nous, silencieux cette fois. Il y avait si peu à dire...

*L'autre rive,
l'autre côté du fleuve,
l'autre terre,
le rivage d'en face,
et celle au-delà de l'océan,
ce continent,
si tout cela n'existait pas ?
n'avait jamais existé ?
Le fleuve est gourmand !*

Les Chemins de partout

je t'offre un instant fait de mots et de promesses comme
des chemins aisés dans la vie,

*Tes yeux, tes yeux de cavatine
Où as-tu mis l'épingle ?
pauvre Barberine*

je t'offre ces vastes lacs sombres de marées gelées, je
t'offre d'immenses territoires de vert que l'hiver enlace,
des collines de pins, des réservoirs d'eau comme des
pierres de lune, des feuilles de rosiers et des sourires
d'érable, je t'offre des années de quiétude et l'impassible
chute des eaux dans les canyons de bronze

je t'offre ces nuits blanches sur les toits de la métropole,
à attendre la matin, je t'offre l'aurore,

et l'arc-en-ciel fané

Sous la Neige, le Fleuve

et pour voile d'épousailles je t'offre les vapeurs de pluie sur les champs de feuilles mortes, le rauque souffle des baleines enfuies de mon imaginaire, l'envol des oies au crépuscule quand les îles accostent au fleuve triomphant, l'impassible survol des aigles du destin, le daim tranquille qui traverse ma route

je t'offre des fourrures de terreau humide, de baies sombres et de bleuets sucrés, des étoffes de cendres, des ponts couverts où l'on chuchote le nom de celle qu'on aime et que la rivière éparpille, je t'offre

le temps qui s'en va doucement reposer au nord dans les baies de l'inaccessible, je t'offre des cadeaux scintillants et des vitrines folles, des foules bariolées dès le matin, des gratte-ciel, des églises de pierre et de soie, des ambiances de fête, des opéras de Mozart et des jardins de musique, des

papillons en ribambelle

, des essences rares que les voiliers déposèrent par mégarde, des pierres rouges du sud de l'Angleterre et du sable fin que l'océan dégorge,

*

de la vieille Europe, je t'offre de vagues souvenirs de vagues de sel; de cornes de brumes et de sable triste,

des heures oubliées au coin des impasses peu sûres et de chemins perdus,

je t'offre l'agitation, je t'offre les matins de colère, les soirs d'indicible tristesse, je t'offre la vieillesse, le soleil plus tôt et l'hiver plus lâche, de pures antiquités comme des mouchoirs trop sales et les ruines mal faites que furent mon passé,

je t'offre ces paysages antiques de pétales d'acanthé, ces souvenirs lointains et pluvieux de territoires de paradoxe et ces chemins de partout qui mènent à Rome, de la vieille Europe, je t'offre ce troisième mouvement dissonant pour marche nuptiale

de la vieille Europe, je t'offre ton histoire, comme un passé manquant, un mensonge de racines, un lieu à oublier,

de mon pays d'automne, je te rapporte des coquillages de fête, de petits désespoirs pas bien méchants, de veuves mélancolies et des photos au soleil blanchissant,

de mon pays, je t'apporte un paquet de fables, toutes plus vraies que les légendes qu'elles t'inspirent, je pose à tes pieds quelques rues, un coin de lumière et deux ou trois passants,

de ma vieille Europe, je t'apporte trois fois rien, ni de regrets, ni des heures longuement passées à t'attendre, je

Sous la Neige, le Fleuve

t'effeuille les ciels en paysage que dessinent les nuages du
mauvais vieux temps

de ma vieille Europe je t'apporte des mots étranges que
l'on trouve dans mes livres et que tu ne reconnais point,
des rires bien sages et quelque sentiment

je t'amène enfin les mots que j'ai tant de peine

*Des mots, des mots et l'amour et la peur
Que désires-tu Barberine,
Epingler ton Cherubin ?*

à te dire, et qui s'effondrent dans les gouffres béants du
Saint-Laurent

*

je t'offre enfin au matin la course des écureuils qui fuient,
qui fuient...

et les cris agaçants des mouettes pleureuses,
les longues voitures dans le sillage de ta silhouette
gratte-ciel

les voitures qui klaxonnent longuement quand tes jambes
croisent l'asphalte de leur détour

je t'offre ce matin ces enfants à cloche-pied
sur le passage pour piétons
qui récitent leurs leçons en chantant

Sous la Neige, le Fleuve

et dans l'azur austère ces tours qui s'étirent
et ces griffes d'aurore dans le ciel indien je t'offre

je t'offre ta voix de violine, derrière de diaphanes vitrines,
ta voix qui tinte

comme un labyrinthe de lueurs

je t'offre ce corps effondré devant ta beauté
qui est le mien

je t'offre ces cendres humides, ces cendres de souffrance
à t'apercevoir si lointaine, t'éloignant,

je t'offre ces jours que nous n'avons pas eus ensemble
ces jours dont je rêvais déjà

je t'offre des années d'absence à t'attendre

je t'offre les derniers moments où je pouvais te rêver
je t'offre ces *encore* resplendissants

je t'offre ces ailes d'oies, les arabesques célestes,
d'un chemin à prendre

je t'offre la migration ancienne et immobile des bélugas

et sur le fleuve les monstres endormis où poussent des
herbes fauves

je t'offre le mot dernier que tes lèvres poseront sur les
miennes

Sous la Neige, le Fleuve

*Barberine, Barberine, que cherches-tu,
dans cette musique, ton épingle perdue ?
Elle est plantée dans mon cœur.*

Je t'offre ce secret donc que tes lèvres prononcent

Ô Inspiration, rousse et rebelle,

et que tu ne connaîtras

jamais

Rêve-moi

Les hommes de par ici dans leurs gestes et leur sagesse vénèrent la terre et tout ce qui la caresse. Trois forces guident le monde : les émois de l'eau qui se fracasse sur le paysage, les soupirs rauques du vent parmi les sapins centenaires et les âmes des ancêtres qui s'attardent auprès de leurs regrets.

L'eau est le sens de la vie, le chemin à parcourir, le destin qui court d'un océan à l'autre : du pays des oiseaux à la glèbe que foulent les chevaux. L'eau est le métronome du monde, goutte à goutte, le ciel s'emplit de souvenirs.

Depuis la montagne qui déchire le ciel jusqu'à la terre qui écarte ses flancs, tout se déverse, déboule, dérange, charrie ses souvenirs, se pose, éteint, égrène, malaxe et s'oublie dans les vagues de sel. Les fleuves, même les plus gigantesques, s'abandonnent un soir à la mer mais laissent, comme des larmes, de longues traînées de sable sur les rivages sans végétaux.

Sous la Neige, le Fleuve

Les larmes du ciel, les soupirs de la brume, la cascade joueuse, le tourbillon grognon, toutes ces humeurs de l'eau dit-on sont silencieuses, c'est la terre qui rit, qui geint, murmure, ronfle, chante à son contact et bat la mesure.

*

Le vent, disent les autochtones, le vent est le rêve de celui qui a rêvé l'homme. Il n'a ni source ni estuaire, il n'a pas de repos ni de fatigue; il chante, il gronde, il façonne le globe selon son humeur, rase des paysages mais couche tendrement sous sa caresse les orges jeunes.

Le vent est une peau mais n'a pas de chair, il caresse le matin et dérobe le soir leurs parfums aux jeunes héroïnes végétales. Le vent a un corps et des membres souples comme des continents. La tempête est un accouplement dévastateur qui laisse abattus les plus coupables désirs de la prairie; la nuit, soudain, elle se réfugie dans de vagues soupirs étoilés qui écartent de la lune ses prudes nuages.

Le sifflement escarpé des cavernes, le hullement hâtif de la plaine décoiffée, le vrombissement des voiles égarées, les humeurs du vent dit-on, sont muettes, c'est la terre de douleur ou de plaisir, d'épuisement qui gémit.

*

Les âmes, disent les anciens, rôdent la nuit dans nos rêves, celles de nos ancêtres qui nous épient, celles de nos frères qui nous envient, de nos ennemis qui nous attendent. Elles s'attardent un moment, crispées tels les

masques d'un totem enfoui, aux menus bruits de notre quotidien.

La nuit visite cette galerie de masques pittoresques : les ancêtres reposent, comme déjà en allés, mais de ce qui nous arrive, rien ne leur échappe. Nos exploits et nos faiblesses, nos ambitions et nos alarmes. Les femmes elles, les trépassées, savent notre corps comme si toutes l'avaient porté en elles. Elles savent le plaisir et celles que le plus secrètement l'on désire, elles les voient plus nues que nous les voyons et plus caressantes. Les âmes au féminin nous protègent contre elles-mêmes et celles nées de leur chair tandis qu'elles traînent de longues chevelures silencieuses moites et parfumées au bas de nos couches. Elles s'enivrent de l'air que nous ronflons et dansent comme d'agiles étoiles sur la trame de nos souvenirs.

Et ce monde tourne tranquille ainsi : le vent souffle sur les plaines, les eaux creusent la roche jusque dans les abysses de l'océan et les défunts veillent pendant le sommeil des vivants.

*

Cependant, il est des familles qui ont mal fait, d'autres que les ancêtres ont abandonnées par fatigue ou lâcheté, il est des aïeux indignes ou des héritiers impies. Ceux-là que la magie abandonne sont comme veufs, qui n'ont point d'âmes qui la nuit les peuplent. Ceux-là n'ont plus qu'à se laisser emporter par le destin...

... à moins que de voler un ancêtre. Ce sont ces familles errantes qui louent les services de la sorcière :

s'il leur faut un ancêtre, la magie du rêve seule peut l'attraper.

C'est le monde des rêves que fréquentent ceux qui ont magie pour profession. Contre le vent et la pluie, la force du torrent et l'immensité de la mer, la sorcière ne peut rien faire. Elle ne comprend pas les mots que parle l'air, ceux qu'entend l'océan. Ces mots existent mais ils sont ceux de la nature et leur prononciation est bien trop élaborée pour les hommes. Pour la sorcière, ils restent méconnaissables. Comme toute la tribu, à la source elle va se baigner puis abandonne son corps à la brise, mais comme vous, elle n'entend que l'eau et le vent se promener sur sa peau.

Tandis que pour apprivoiser les ancêtres, la sorcière vend ses services bien chers, poissons gras ou viande de caribou et pierres précieuses, le métal jaune aussi. Car elle sait... elle sait que nos rêves sont les messages que nos aïeux nous laissent nuitamment. Elle en connaît le langage et chacun des mots de son vocabulaire. Elle connaît surtout la principale règle de grammaire : les personnes dont on rêve ne sont pas celles qui nous parlent, les ancêtres sont assez malins pour se dissimuler quand ils s'adressent à nous.

Les sapins de nos rêves regardent vers le ciel, les racines contemplent les origines du monde, les pieds de la montagne et le lit du fleuve. Si les ancêtres nous chuchotent le haut ou le bas, c'est pour nous indiquer la route à prendre. Les lièvres courent sur la plaine et les érables sommeillent au soleil : les événements s'accélèrent ou la vie se stabilise. Les tentes fument ou le brouillard s'empare du fleuve et la vie devient opaque.

La sorcière lit les rêves comme une grande tapisserie ou ces images que dessinent les hommes blancs. La sorcière ne connaît pas l'avenir mais elle comprend ce que racontent les aïeux dans le songe des hommes.

*

Pied-de-Lynx n'a pas d'ancêtres, ils lui ont été extorqués quand les Iroquois ont exterminé sa tribu. Lui seul a pu fuir et s'est réfugié dans le Nord, auprès d'une autre tribu qui l'a adopté. Il y a bien longtemps de cela, bien longtemps qu'il n'a personne pour veiller sur sa nuit, sur son destin et que ses songes sont vides et que sa vie coule comme un ruisseau que le vent accompagne. Pied-de-Lynx a maintenant bien trop de saisons dans sa vie pour se soucier de tout cela mais il craint qu'une fois mort, il ne retrouve pas cette terre de ses ancêtres qu'il doit rejoindre, il craint d'errer longtemps dans une plaine nommée nulle part.

Alors, Pied-de-Lynx s'est décidé, il a recueilli des coquillages et les plumes d'oiseaux rares, du métal jaune aussi. Toutes ses richesses, il les apporte sous le wigwam de la sorcière :

- Maudit sois-tu toi qui veux voler un ancêtre, beugle-t-elle, je te connais, tu n'as personne pour te protéger, et tu as peur, depuis toujours, tu as peur. La nuit je gage que tu entends les cris des ennemis envahir le camp, la nuit tu vois les flammes poursuivre l'enfant que tu restes, et la nuit, tu fuis, tu fuis plus loin que la plaine. Depuis que tu fus recueilli, il te manque un ancêtre pour apaiser tes nuits.

- Détrompe-toi, sorcière, je ne suis pas là pour voler un ancêtre. Il ne m'arrive rien la nuit que le noir et si je revois les flammes, si j'entends encore les cris, c'est que je me souviens. Maintenant, je suis vieux, je veux juste savoir où sont mes ancêtres pour pouvoir les rejoindre quand mon heure sera venue. J'ai apporté tous mes trésors : des pierres et des plumes, des coquillages et de l'or, tout est pour toi si tu m'indiques où reposent mes ancêtres.

- Alors pour savoir d'où tu viens, je n'ai pas besoin de ton or, laisse-moi tes pierres et tes plumes, tes coquillages. Par la magie de l'attrapeur de rêve, je verrai ce que ton esprit ne veut plus voir, tous ces souvenirs enfouis au plus profond de toi, par cette magie tu me diras ce que tu as à me dire, avant ton enfance, les paysages perdus, les montagnes comme des lames, les vallées comme des coups de hache.

Pendant que la sorcière allume un feu d'herbes brunes et odorantes, Pied-de-Lynx se déleste de ses trésors et s'assied à même le sol terreux du wigwam. Tandis que la fumée se répand sur ses yeux, dans ses poumons et envahit son esprit, il revoit voler autour de lui des copeaux de son enfance, des lambeaux de terres lointaines, des débris du visage de sa mère qu'il a emportés avec lui ; il entend comme en écho des mots d'une langue qu'il ignore, et ces mots se pressent en sa bouche, les mots de cette langue qu'ignore la sorcière, des mots de vérité et d'enfance, des mots simples sur un monde si vaste, si coloré, des mots comme des cris d'animaux savants, des mots que l'attrapeur de rêves n'attrape pas.

Ce sont des mots oubliés désormais que plus personne ne parle, que seul Pied-de-Lynx connaît encore mais sans les entendre, des mots dont il sait l'exacte saveur, la tonalité pour les dire, la couleur de la voix, la compacité de la terre et le rythme qui les animent, des mots qui existent au-delà de ses souvenirs. Mais quand disparaît une nation, ni la magie de la sorcière ni l'attrapeur de rêves n'y peuvent mais, c'est une part de l'éternité qui devient sourde.

*

Le soir est venu et le feu a continué à brûler, la nuit a consumé sa noirceur et les flammes ont persisté, une nouvelle aube s'est levée que le brasier d'herbes odorantes n'en finissait pas d'embaumer. Les mots couraient encore sur les parois de peaux aux flammèches dansantes avant de rejoindre le pays où meurent les langues sans que l'attrapeur de rêves n'en ait pris un, sans que la sorcière ne sache ce qu'il y avait à savoir, sans que Pied-de-Lynx ne se souvienne d'un chemin, d'une falaise ou d'un village aux tepees fumants. Le seul événement qui porte encore un nom, c'est cette fuite, une fuite essoufflée vers un horizon toujours plus froid où scintillaient les étoiles, où tombait la neige. Ces mots là il les répète encore. Il les saura toujours.

Quand enfin s'éteint le feu, la seule chose que Pied-de-Lynx et la sorcière aient appris de la longue colonne de fumée et du torrent de mots étrangers qui se sont dissipés dans la nuit, c'est que la magie ne pourrait leur répondre. Qu'il resterait seul avec le vent à contempler le fleuve qui emporte tous les jours un peu plus de sa vie, comme il arrache toujours un peu de terre

et de sable à la berge, et cache les poissons qu'il veut attraper.

*

Alors Pied-de-Lynx est retourné pêcher au bord du fleuve et chasser les oiseaux dans les nuages. Et à écouter le vent chaque jour et contempler l'eau chaque soir qui suit son cours, il comprend que bien, bien des lunes plus tard il est toujours vivant, et que pour cela, cela seulement, d'avoir échappé au massacre, survécu à la longue route, aux étoiles qui tombent et à la neige qui enfouit tout, d'avoir rejoint cette nouvelle tribu qui l'a recueilli, pour cela, il sait qu'une foule d'ancêtres a veillé sur lui, une multitude de rêves lui ont soufflé quoi faire, qu'attendre, qu'espérer et comment survivre. Une multitude de mots que son corps avait toujours compris.

Pied-de-Lynx sait maintenant que sa terre est là où les nuits les plus étoilées sont bleues, bleu profond comme les plumes de l'aigle des cimes, comme la lumière la plus noble qui soit, bleu du matin qui va naître mais n'a cessé d'attendre ; sa terre est là où les étoiles tombent en flocons dans un ciel sans nuage, sa terre est là où le sol est blanc et grince sous les pieds même quand l'eau ne gèle pas. Pied-de-Lynx sait que des générations d'ancêtres veillent sur lui depuis cette nuit où il a fui les massacres. Pied-de-Lynx n'a plus besoin ni de carte, ni de chemin. Les routes de l'exil sont souvent pressantes mais elles aboutissent à de longues plaines sous la neige et le vent où l'on peut s'arrêter.

Corps de Velours

Les mouettes, ce matin-là, étaient revenues sur Montréal et criaient un drôle de nom qui ne m'était pas inconnu, un nom qui ressemble à quelques instants d'enchantement et d'oubli, qui ressemble aux fleurs de printemps percant cette abondante glace.

Le matin est un spectacle.

*Le temps reprenait son cours
Ainsi les voyages
Ne plus penser à l'hiver*

Les mouettes sont vives et affamées; rongent-elles bruyamment les moments passés ici?

Le temps reprenait-il son cours ? ...un paysage immuable et blanc revient-il à la vie ...échappe-t-on à un tel paysage, au visage d'une femme ?

Sous la Neige, le Fleuve

Le temps reprenait son cours

Paysage au visage de femme vite rêvé, pays de courte adoption ! Maintes choses à oublier désormais: ce corps de velours beige à perte de vue, comme l'océan qui allait nous séparer, ses yeux silencieux de lacs d'automne, ce rouge à lèvres, trop rouge, que je t'enlevais à la hâte, ses yeux de cuivre chaud dévalant les collines poudreuses de l'hiver, le vol des oies sauvages dessiné sur la membrane céleste.

Ne plus penser à l'hiver

Maintenant, tu portais à manger aux oiseaux sur des îles peu désertes. Et toi, as-tu encore faim ? pourrais-tu dévorer toute cette neige qui nous entoure comme je le voulais bien souvent, cette poudreuse qui nous harcèle bien plus que 6 mois par an et qui sait, m'aurait fait un rempart pour toujours ? Mordre cette froidure, la déchirer féroce, avaler ces tonnes de larmes transies qui s'acharnent sur ton pays.

Penser autrement désormais

Le temps reprenait son cours

Ne plus repasser mes lèvres sur ton corps de velours

La lune rose comme un œil de cétacé nous espionnait ce soir, et pourtant, de placides lacs s'étendaient à nos pieds.

*Ne pas attendre ta voix,
ne pas courir les sourires,
ne pas devenir cette intrépide patience,*

*ni ressembler à ces aurores d'orage qui prolongent la
nuit.*

Le soleil se couche toujours, je suppose, au travers de tes
fenêtres et la nuit, la ville impudique t'épie, ou as-tu enfin
acheté de longues tentures pour cacher ta vie ?

*Ne rien envoyer, ne pas prononcer
Taire
Tarir les rêves
Ne pas respirer
Tarir même mon absence*

Ces valises que depuis longtemps je traîne par-delà les
chemins de dédouanage, au-dessus des continents et des
vagues, j'avais tellement souvent eu l'envie de les poser
sur les bords enneigés d'un lac, de les coucher même,
feindre de les oublier, les enfouir, les assoupir, qu'elles se
fassent dévorer par l'hiver.

*Ne pas m'assoupir là dans cette neige
Écouter plutôt l'horloge comme elle vit
Ni auprès d'aucun corps*

Migration sur ces milliers de kilomètres que la neige
répand ou reprend au premier matin: Montérégie,
Québec, Appalaches, Rivière du Loup, Gaspé,
Laurentides, Saguenay, Baie Comeau...et les neiges
océaniques. Autant de synonymes pour l'éloignement.

Sous la Neige, le Fleuve

*Ne pas prendre des avions qui font demi-tour
Le temps reprenait son cours*

Paris, Lausanne, Belém, terres celtiques d'Irlande et la mer du Nord. Tant à retrouver..., même si je te verrai encore longtemps couvrir ta vie comme les robes que tu portes, de sagesse pourtant mais asymétriques, et je devinerai les portes que tu franchis: ce sont de longs territoires inexplorés qui t'attendent, d'intransigeantes frontières, des cloisons d'avenir.

Ainsi les voyages

*Ne plus m'assoupir avec ces mots : Printemps fidèle
Sage, sage paysage de ville qui s'endort
Soleil caché derrière la montagne d'or*

Ni

Me plonger dans ce beige éternel qui te ressemble.

Ne pas

*Comme cette poignée de sable
qu'un 6 janvier...
cette poignée de sable saisie
dans les eaux du Saint-Laurent*

*comme cette empreinte de ma paume
qui, un 6 janvier,
s'est solidifiée
dans la glace pour disparaître
jusqu'au printemps prochain,*

*comme s'épandront alors
ces grains de sable
dans les baies dégagées,*

*comme une grande transhumance
de cétacés bleus*

*comme tous ces AC, ces AF de 19:35
qui remontent le fleuve*

Sous la Neige, le Fleuve

*jusqu'au Labrador,
je m'en vais*

*je m'en vais vers
les eaux salantes de l'Atlantique
et ce vieux passé qui m'emprisonne,*

*vers d'anciens mythes
où les hommes se taisent,*

*vers d'anciennes terres où les femmes
ne leur apprennent pas à parler.*

Prologue	6
Un Six Janvier	9
La Caverne des Secrets	14
Quel Ange pour survivre à l'hiver ?	20
Les Dépouilles de Papier	23
Au Pub	30
Fantaisie en Forme de Lac	33
Ce que savent les Phoques	38
Les Chemins de partout	46
Rêve-moi	52
Corps de Velours	60